

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Edité par  
**Le Matin**  
2.4.6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

*G<sup>ral</sup> de Barescut*

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.





## XI

## LE PIÈGE

(Suite)

— Tenez, commandant, nous avons la main heureuse. En procédant par élimination, j'ai déjà trois noms à mettre sur trois visages. Celui-ci est l'homme appelé Othon-Franz Gluz, celui-ci est son fils ; la ressemblance est profonde et le doute impossible. Quant à celle-ci, c'est Hedda Garber, attachée à l'espionnage officiel, comme en fait foi un autre papier que voici. Nous ne nous occuperons pas du mort, n'est-ce pas ? Quant à ce jeune homme, lui-même nous dira son nom, puis d'autres choses encore s'il est intelligent, tout à l'heure. Laissons un peu macérer ces intéressants personnages. Maintenant, commandant, veuillez me montrer ce que vous avez découvert.

Dès qu'ils furent hors de la salle à manger M. Benoît dit à Lionel :

— Commandant, voici l'heure de me laisser agir. Je vous en prie, en vous rappelant votre promesse, quoi que je dise, quoi que je fasse, laissez-moi faire et permettez-moi de réitérer ma question : Qu'avez-vous découvert ?

Lionel le conduisit au jardin, lui montra l'excavation et lui en expliqua l'usage ; puis de là au salon où, soulevant le couvercle du piano, il lui montra le récepteur de télégraphie sans fil.

— Voici plus qu'il n'en faut pour justifier les moyens dont je vais user ; rentrons.

Et M. Benoît, s'effaçant devant Lionel, le fit réintégrer la salle à manger.

## XII

## LA RUSE DE M. BENOÎT

Rien n'avait changé d'aspect.

M. Benoît disposa une chaise derrière la table, au centre, puis il alla s'asseoir à l'un des bouts ; tirant de sa poche une main de papier blanc et un stylographe, il se mit en devoir de remplir les fonctions de greffier.

— Commandant, dit-il, veuillez procéder aux interrogatoires.

Les quatre hommes et Yvon vinrent se ranger, baïonnette au canon, derrière les prisonniers.

— Débâillez la femme et enlevez les menottes, commanda Lionel.

M. Benoît demanda à voix haute au lieutenant de vaisseau :

— Combien avez-vous d'hommes en main, commandant ?

— Une compagnie, répondit Lionel, qui se souvient du désir de M. Benoît.

— C'est plus qu'il n'en faut. Où sont-ils ?

— Sur la lande.

— Bon... Merci.

Pour lui complaire encore, Lionel continua :

— Il serait peut-être plus normal, monsieur le Commissaire principal, que ce fût vous qui procédiez aux interrogatoires ?

— Non, dit M. Benoît, j'y prendrai part, s'il le faut.

Lionel commença, s'adressant aux prisonniers :

— Afin que vous n'espériez pas vous soustraire à ce qui vous attend, je dois vous dire que nous savons ce que vous alliez régulièrement faire à Saint-Brieuc, quels y ont été vos achats, à quoi sert le tuyau de caoutchouc trouvé par nous dans la cavité et qui aboutit à la grotte de l'Espérance. Nous savons que votre canot est truqué et qu'il sert de va-et-vient entre la terre et les Cognées. Enfin, nous avons découvert,

dans le piano du salon, le poste de télégraphie sans fil à l'aide duquel vous communiquez en mer.

— Mouchard ! dit Hedda avec un écrasant mépris.

— Pardon, fit M. Benoît, en se soulevant sur sa chaise et en s'adressant à l'espionne, le mouchard c'est moi.

Puis il se rassit.

Lionel continua :

— Vous êtes donc dès maintenant convaincus tous d'espionnage et de relations avec l'ennemi. Voulez-vous répondre aux questions qui vont vous être posées ?

— Non, dit le plus âgé des hommes.

— Non, répétèrent Hedda et l'autre prisonnier.

Quant au troisième, il jetait de temps à autre des regards pleins d'angoisse sur le corps du domestique qui gisait dans un coin, et ne répondit pas.

M. Benoît se leva.

— Commandant, il importe peu que nous ayons à faire à von Gluz ou à Hermann Garber, comme ils se font appeler, à Hedda ou à Charlotte, à Fritz ou à William, à Pierre ou à Jacques ; le crime est prouvé et bien



prouvé, cela seul importe. Il me reste maintenant à vous faire part de la dépêche que j'ai reçue ce matin de l'amiral préfet maritime Latouche-Lerville.

Il tira de sa poche une dépêche qu'il déploya et lut :

« Le commissaire principal Benoît, sitôt la culpabilité des coupables nettement établie, procédera à l'établissement de leur identité et les fera passer par les armes, séance tenante, en vertu de la loi martiale. »

M. Benoît replia ensuite la dépêche et la tendit à Lionel qui lut l'adresse :

M. BENOÎT,

Poste restante, Portrieux.

Puis l'intérieur de la dépêche qui ne contenait que deux mots :

« Sois prudent. »

» URSULE. »

Lionel comprit la ruse de M. Benoît. Il lui répugnait de s'y associer, mais il avait donné sa parole et, en somme, M. Benoît accomplit-

sait — comme il l'entendait — sa mission.

M. Benoît s'adressa de nouveau au lieutenant de vaisseau :

— Commandant, faites venir tous vos hommes sur la falaise ; ce sera l'endroit le plus favorable.

Lionel fit signe à Yvon qui vint à lui et à qui il demanda à voix basse :

— Tu as compris ?

— Oui, commandant, c'est tordant ; il a de la malice, le petit vieux.

Rectifiant la position et saluant, il sortit.

Lionel s'adressa aux prisonniers :

— Vous ne voulez pas répondre ?

— Non, dit l'ainé des hommes ; nous vous laisserons commettre un assassinat, car nous ne savons en vertu de quel droit vous nous jugez pour un crime que nous ignorons. Nous sommes sujets d'un pays neutre...

— Vous mentez, dit M. Benoît ; vous êtes Allemands. Si vous étiez, comme vous le dites, sujets d'un pays neutre, vous n'auriez aucune raison de refuser des réponses à nos questions. Vous avez le choix : avouer pour nous permettre de vous envoyer, peut-être, devant une juridiction plus régulière qui se chargera de fixer les responsabilités de chacun, ou vous taire. Alors nous n'aurons plus qu'à nous conformer aux ordres de l'amiral qui sont impératifs et vous serez fusillés ici même, dans dix minutes.

A ce moment, pendant un court silence qui régna après les paroles de M. Benoît, on entendit le bruit de plusieurs pas, des commandements au sifflet, puis le silence tomba de nouveau. C'était Yvon qui se multipliait au dehors.

Le jeune espion, qui n'avait cessé de jeter des regards chargés de terreur sur le cadavre d'Hermann, éclata en sanglots.

M. Benoît sembla se transfigurer, lui tout à l'heure si calme, si froid, devint tout à coup nerveux. S'adressant à Lionel sur le ton de la plus vive impatience, il dit :

— Commandant, faites sortir ces trois hommes-là et la femme !

Les fusiliers marins, n'attendant pas l'ordre direct qui devait être donné par Lionel, firent lever les prisonniers et les dirigèrent vers le salon où ils les poussèrent.

M. Benoît s'était placé près de la porte ; au moment où le dernier passait, c'est-à-dire le plus jeune des espions, il l'arrêta par le bras et le repoussa dans la pièce qu'il s'appropriait à quitter.

Les autres s'en aperçurent et comprirent.

L'ainé des hommes cria :

— Ne sois pas lâche. Frantz !

La voix de Hedda s'éleva à son tour :

— Souviens-toi de ton serment, Franz Werner. Souviens-toi !

Mais M. Benoît ferma brusquement la porte et poussa l'homme sur un siège, puis il s'assit en face de lui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Franz Verner.

— Où es-tu né ?

— A Dantzig.

— Prussien, dit M. Benoît. Quel âge as-tu ?

— Vingt-neuf ans.

— Appartiens-tu à l'armée régulière ?

— Réformé.

— Tu appartiens au service de l'espionnage ?

L'homme ne répondit pas.

— Maintenant écoute-moi ; de tes réponses dépend ta vie. Comment correspondez-vous avec le sous-marin ?

— A l'aide de la télégraphie sans fil.

— Où est l'antenne ?

— Sur le clocher de la petite chapelle ; les fils sont isolés en terre et aboutissent où vous avez trouvé le récepteur.

Pendant une heure, mot à mot, avec des réticences, des cris de désespoir, des larmes, l'homme parla.

(A suivre.)



# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 29 Août au 5 Septembre

**S**UR le front britannique la prise de Bapaume, de Péronne, de Quéant sont les faits principaux de ces derniers jours, dont aucun ne s'est achevé sans que nos armées l'aient marqué de quelque succès. D'ailleurs, ni les Français, ni les Britanniques n'ont laissé un seul instant de repos à l'ennemi. Celui-ci a dû combattre sans répit tout en continuant à reculer vers des positions sur lesquelles il espère trouver une certaine sécurité.

Les trois armées britanniques Byng, Rawlinson et Horne, que nous avons, le 29 août, laissées en pleine bataille, ont continué à procéder, comme le font d'ailleurs plus au sud les armées françaises, par poussées alternatives sur des sections différentes du front ennemi, évitant d'attaquer directement celles qui s'appuyaient sur des localités où l'on savait que les Allemands avaient accumulé les défenses. Cette manœuvre, qui tend finalement à l'encercllement, leur a toujours réussi, soit en leur permettant, le moment venu, d'attaquer la place convoitée dans des conditions qui en rendent la défense vaine, soit en obligeant l'ennemi à l'évacuer.

La retraite des Allemands dans le secteur de la Lys continuait à s'exécuter encore à la date du 5 septembre. Nos alliés ont repris Bailleul le 30 août, le mont Kemmel le 31, Neuve-Eglise le 2 septembre. A la date du 5, ils étaient sur le front Voormezele-Vulverghem-Ploegsteert-Nieppe-Laventie-Givenchy.

Au sud de Neuve-Chapelle ils se trouvaient sur leurs positions d'avant avril.

Les opérations qui avaient Bapaume pour objectif ont donné lieu à des combats très durs, mais qui ont abouti, le 29, à la prise de la ville par nos alliés. Depuis, les Anglais n'ont cessé de développer leur action à l'est et au nord de cette ville, en direction de Cambrai.

Le 29, les Anglais atteignaient la rive de la Somme en face de Brie et Péronne ; le 31, les Australiens s'emparaient de la colline et du village de Mont-Saint-Quentin qui commande Péronne et la boucle de la Somme : l'ennemi se défendit vigoureusement, mais il fut obligé de céder ses positions à nos alliés. Ces derniers entraient à Péronne le 1<sup>er</sup> septembre, mais il leur fallut reconquérir la ville presque rue par rue. Derrière chaque pan de mur les Boches avaient installé des mitrailleuses et de plus ils avaient disposé un peu partout des engins explosifs ou incendiaires. Au nord de Péronne, le 5, les Anglais ont forcé le passage de la Tortille et du canal du Nord au nord de Moislains et ont atteint et enlevé Manancourt et Etricourt et progressé bien au delà.

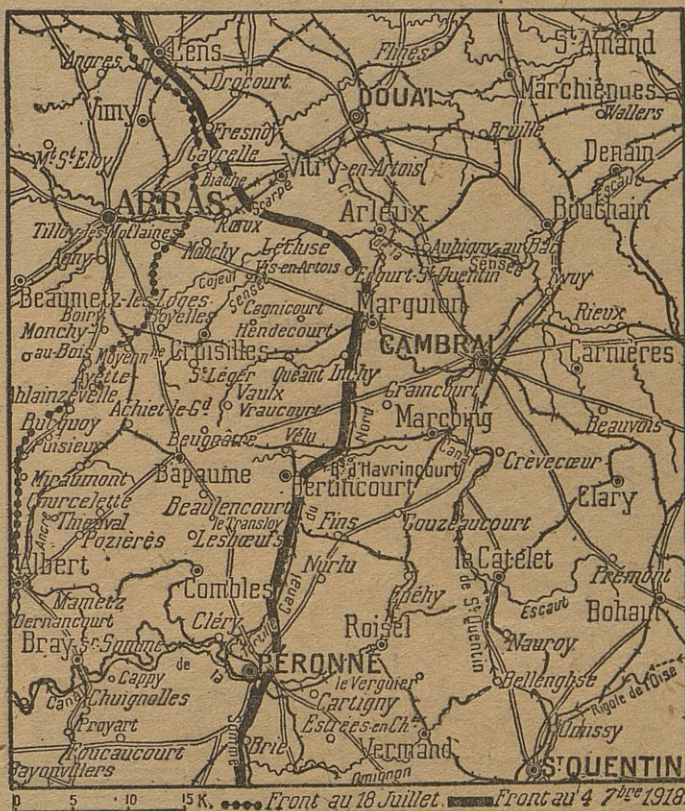
La ligne Drocourt-Quéant était un élément considérable du système défensif allemand dans le secteur de la Scarpe. Quéant était considéré comme le pivot de la fameuse ligne Hindenburg. Les Allemands l'avaient fortifié en conséquence et le croyaient inexpugnable. En réalité, ce n'était pas le village même de Quéant qui était ainsi devenu une forteresse, mais les accidents de terrain qui l'entourent immédiatement et qui étaient littéralement couverts de moyens défensifs. Le 2 septembre, trois divisions britanniques, Canadiennes, Ecossaises et bataillons des comtés, après une préparation extrêmement courte mais violente, attaquaient les huit divisions allemandes qui tenaient cette ligne, leur passaient sur le corps et enlevaient toutes les défenses dont la zone était hérissée.

Les Anglais ayant forcé ce redoutable barrage se portaient au delà rapidement, mais non sans peine, car les Allemands défendaient le terrain avec une énergie farouche. Les avant-gardes de nos alliés s'emparaient, le 2 et le 3 septembre, des localités dont la position au delà de la ligne Drocourt-Quéant offrait quelque intérêt. Pendant ce temps le général Fergusson attaqua la position même de Quéant, où se faisait la jonction de cette ligne avec la ligne Hindenburg, et l'enlevait à l'ennemi avec dix mille prisonniers et d'importantes quantités de munitions et de matériel. La ligne Hindenburg est de ce fait rompue. Les Allemands se voient contraints d'abandonner encore des positions entre Bapaume et Péronne. Le 3 septembre au soir, les troupes britanniques étaient, entre la Sensée et Péronne, sur la ligne Ytres-Beaumont-lès-Cambrai-Baralle-Rumaucourt-Lécluse. Le forçement de la ligne Hindenburg aura certainement, dans un avenir très rapproché, les plus graves conséquences pour les Allemands. Le 5 septembre, le front anglais dans ce secteur était jalonné entre

Ruyaulcourt et la Sensée par Hermies, Demicourt, Inchy, lisières ouest de Marquion et Ecourt-Saint-Quentin : nos amis étaient là à peu de distance de Cambrai. Au cours des quatre derniers jours, le 5, les Anglais ont fait plus de seize mille prisonniers.

Au sud de Péronne, à la date du 29 août, nos troupes bordent entièrement le canal du Nord, sauf entre Catigny et Sermaize ; nous sommes là au nord-est d'Ecuvilly et au delà de Beaurains. Le 3 septembre, nos éléments d'infanterie franchissent la Somme en face d'Epénancourt ; plus au sud elles ont passé à l'est du canal du Nord et occupent le village de Geuvry.

Noyon a été enlevé de haute lutte par nos soldats le 29 août. Ce jour-là et le lendemain, nous prenions des positions importantes, entre autres le mont Saint-Siméon d'où l'on a une vue sur Guiscard. Les jours suivants, de progrès en progrès, nos troupes atteignaient les abords de Salency, où elles étaient le 3



LA PROGRESSION DES TROUPES BRITANNIQUES VERS CAMBRAI.

alliés par suite de leurs succès du 29 août au 4 septembre. L'ennemi active sur tout le front sa retraite, détruisant de nombreux dépôts de munitions et d'approvisionnement qu'il ne peut évacuer.

## NOTRE COUVERTURE

### LE GÉNÉRAL DE BARESCUT

Le général Maurice de Barescut est né à Perpignan le 24 juin 1865. C'est un ancien élève de l'Ecole polytechnique. Il a fait partie du corps expéditionnaire de Madagascar en 1895, puis il a fait campagne en Algérie à deux reprises, en 1896 et de 1903 à 1905. Il a été professeur-adjoint à l'Ecole supérieure de guerre, où il était chargé du cours d'artillerie, de 1911 à 1914.

Comme colonel, il a rempli les fonctions de chef d'état-major d'une armée, du 22 mars 1915 au 16 décembre 1916. C'est à ce titre qu'il fut compris dans la « promotion de Verdun » pour le grade de commandeur de la Légion d'honneur, avec un long et brillant « motif » duquel nous détachons les passages ci-après : « Rend depuis huit mois les plus éminents services comme chef d'état-major d'une armée... A assuré de la façon la plus parfaite les ravitaillements, transports et mouvements de toute nature d'une armée considérable engagée dans une bataille acharnée et presque continue. A une grande part dans les résultats obtenus, notamment en dernier lieu dans le succès des attaques du 4 décembre 1916. »

Général de brigade à titre temporaire et chargé du commandement par intérim d'une division d'infanterie le 16 décembre 1916, le général de Barescut était nommé aide-major général le 2 mai 1917 et promu à titre définitif le 21 septembre suivant.



# L'OFFENSIVE DES ALLIÉS<sup>(1)</sup>

## LA RÉCUPÉRATION DU TERRAIN

Par le C<sup>t</sup> BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

Nos armées électrisées par leurs succès marchaient de victoire en victoire ! En un mois et demi (18 juillet-31 août) elles venaient de reprendre à l'ennemi plus de la moitié des terrains perdus lors des cinq offensives allemandes (21 mars-15 juillet) ; elles avaient donc gagné de vitesse l'Allemand grisé par ses triomphes du printemps ; ce dernier luttait pour défendre ses conquêtes pied à pied et était réduit à la défensive passive.

Le groupe de nos armées qui avaient remporté la seconde victoire de la Marne s'alignait, au 4 août, sur l'Aisne et la Vesle, de Boissy, sur l'Oise, à Reims ; la situation en Tardenois semblait devoir se cristalliser sur les positions conquises ; mais, sans répit, le généralissime venait de déclancher, au 8 août, une brillante offensive en Picardie. Le maréchal Haig, avec la 4<sup>e</sup> armée anglaise et la 1<sup>re</sup> française, attaquait sur tout le front de l'Ancre à l'Avre. Bientôt cette offensive prenait une nouvelle ampleur par l'entrée en scène de la 3<sup>e</sup> armée française sur la rive droite de l'Oise et, dès lors, la bataille s'étendait d'Albert au nord, à Ribécourt au sud. L'avance brillante des armées alliées, après huit jours de lutte, s'affirmait sur la ligne Chaulnes-Roye-Lassigny que l'ennemi semblait avoir choisie comme ligne de résistance, mais l'élan était donné et les opérations allaient se développer sur plus de 130 kilomètres de front.

L'armée Humbert avait attaqué le massif boisé de Thiescourt et, à la date du 10 août, elle avait prononcé son action autour de cette « Petite Suisse » qu'elle encerclait par l'ouest et le sud. L'avance était pénible dans de pareils terrains ; aussi, malgré le mordant de nos troupes, la marche pouvait être considérée comme lente, mais elle était certainement sûre, car le 12 nos lignes atteignaient Roye-sur-Matz, Elin-court, Cambronne ; le 14 août, Canny-sur-Matz, Belval, Ribécourt ; le 20, Plessier, les bois de Thiescourt (lisière nord), Pimprez. Le 21, nous entrions à Lassigny, à Thiescourt, à Connectancourt, à Ville, sur la Divette ; on avait réoccupé le massif de Thiescourt perdu lors de la ruée allemande en juin 1918.

Sur la rive droite de l'Oise et au nord de cette rivière les opérations militaires prenaient donc une tournure incontestablement avantageuse pour les armées alliées. Les récupérations de terrain avaient été nombreuses depuis le 8 août, date de l'entrée en campagne des armées du maréchal Haig. Mais, dès le 20 août, ces opérations prennent encore plus d'ampleur et la bataille est déchaînée sur tout le front Arras-Soissons.

Le 20 août, l'armée Mangin que nous avons laissée sur l'Aisne, face à Soissons, tient par son aile gauche tout le massif entre Oise et Aisne ; son extrême-gauche est appuyée à l'Oise vers Bailly et la ligne occupée passe par Tracy-le-Val, au nord de Moulin-sous-Touvent, pour venir aboutir à Fontenoy, sur l'Aisne (14 kilomètres ouest de Soissons). Durant la grande bataille du Tardenois l'aile gauche de l'armée Mangin s'est maintenue sur les positions précitées. Le centre et l'aile droite ont seuls été engagés dans l'action et se sont avancés sur Soissons et l'Aisne. Mais, depuis le 4 août, date à laquelle la cristallisation des lignes sur l'Aisne et la Vesle s'est opérée, cette armée n'est pas restée inactive. Par de hardis coups de mains elle a occupé des positions de premier ordre pour lui permettre de déboucher vers le nord au moment opportun. Le 16 août, au nord de Tracy-le-Val et à l'est d'Autrèches, elle a pris possession d'un plateau dominant la contrée ; le 18 août, elle s'est emparée de Novron-Vingré, toutes opérations qui dénotent son activité.

L'armée Humbert, depuis huit jours, lutte péniblement dans le massif de Thiescourt ; elle a besoin d'être aidée sur son flanc droit ; ce sera l'armée Mangin qui lui rendra cet important service.

A la date du 20 août, de l'Oise à l'Aisne (front Bailly, Tracy-le-Val, Autrèches, Novron, Fontenoy) la bataille se développe ; vers l'ouest, nos troupes pénètrent dans la forêt d'Ourscamp, repaire tout indiqué et solidement tenu par l'ennemi ; mais notre avance en flèche sur Carlepont et l'occupation de la route directe Carlepont-Pont-Lévéque mettent en mauvaise posture l'ennemi qui ne peut continuer à rester serré entre l'Oise et nos troupes ; la forêt est évacuée par lui dans la nuit du 20 au 21 août ; il abandonne un nombreux matériel de guerre et nous lui faisons quelque mille prisonniers. Vers l'est notre avance a été également remarquable ; nos régiments atteignent Lombray, Blérancourt, Véza-poin. C'est la poche française qui se forme en direction de l'Ailette ! Le 21 août nous sommes sur l'Oise, à Sempigny, en face de Noyon ; nous tenons Pontoise, Cuts, Camelin, Saint-Aubin.

La présence de l'armée Mangin sur la rive gauche de l'Oise, qu'elle borde de Pimprez à Ourscamp, Sempigny, Pontoise, est un vrai péril pour l'ennemi qui tient encore la rive droite sur la Divette et lutte contre l'armée Humbert ; aussi, à la date du 21, nous voyons l'ennemi abandonner Connectancourt, Ville, le cours de la Divette.

Le massif de Thiescourt est tourné par l'est ; d'autre part, Lassigny, enlevé par nos chasseurs alpins le 21, nous rend maîtres de toute la ligne du cours du ruisseau la Divette et nous amène aux abords de Noyon.

Le 22, l'armée Mangin, continuant ses succès, borde toute l'Oise jusqu'à Brétigny, enlève le village de Bourguignon et pointe hardiment sur l'Ailette qu'elle atteint à la Quincy-Basse. Bientôt cette même armée bordera tout le cours de l'Ailette de son confluent à Pont-Saint-Mard ; c'est la menace de flanc vers le massif boisé de Saint-Gobain.

Mais la bataille s'étend vers le nord ; les armées alliées portent leurs efforts vers l'Ancre, après avoir frappé vers l'Ailette.

Le 20 août, la 3<sup>e</sup> armée anglaise, général Byng, entre en action au nord de la Somme. Sur un front de près de 35 kilomètres, de Mercatel (route Arras-Bapaume) à Méaulte (au sud d'Albert), elle attaque le front allemand. Mêmes procédés employés, mêmes résultats acquis. L'armée Byng enlève, dès le 20 août, la ligne ferrée d'Arras à Albert qui vient se glisser dans la vallée de l'Ancre vers Miraumont ; elle occupe Boisleux, Moyenneville, Achiet-le-Petit, Miraumont, Beaucourt-sur-Ancre. L'ennemi a été surpris par cette attaque inattendue.

Aussi, dès les premiers jours d'attaque, l'armée Byng recueille les fruits de sa victorieuse poussée ; d'abord les prisonniers en si grand nombre que l'on ne peut les recenser ; puis c'est le matériel capturé, les convois ennemis détruits et incendiés. La récupération du terrain se fait sur une large échelle !...

Le 21 août, le succès initial se développe. La 3<sup>e</sup> armée anglaise marche en direction du Cojeul, de la Sensée, au nord de Bapaume qui semble dès lors le point assigné dans son offensive.

Le 22 août, la ligne d'attaque s'étend ; les Britanniques occupent Ervillers, avec pointe sur Mory ; Achiet-le-Grand, station de chemin de fer en direction de Bapaume et à 5 kilomètres ouest de la ville, Irlès, Pys, sur l'Ancre ; ils enserrant Thiepval, à l'ouest et au sud, et ce mamelon couronné de ruines, qui a résisté en 1917 durant quatre mois à tous les efforts et à toutes les attaques, sera enlevé en deux jours de lutte.

L'avance au sud, vers Oivillers, la Boisselle, Ericourt, s'accroît ; Bray est menacé par le nord : il tombera le 24 au matin.

Mais la poussée de la 3<sup>e</sup> armée devient de plus en plus sévère dans la partie nord du terrain des attaques. Le 24, les divisions anglaises approchent de Sapignies ; des détachements occupent Favreuil, d'autres éléments ont pris possession d'Avesnes-les-Bapaume ; les soldats anglais sont aux portes de Bapaume qu'ils ne tarderont pas à occuper.

Au sud, la ligne anglaise passe à Le Sars, Martinpuich, Bazentin,

Mametz ; c'est l'écho des grands noms de la grande bataille de la Somme qui de nouveau retentit !... La 3<sup>e</sup> armée britannique s'aligne sur la 4<sup>e</sup> qui occupe, au 25 août, l'ouest de Cappy ; les villages de Chuignes, Herteville, Lihons, Chilly, Fresnoy-les-Roye, Goyencourt.

De Bapaume à Roye c'est la ligne droite descendant du nord au sud qui coupe la poche allemande et enlève ainsi à l'ennemi une grande partie du terrain conquis par lui lors de sa ruée du printemps.

C'est le commencement des grandes récupérations du sol de la patrie meurtrie !...

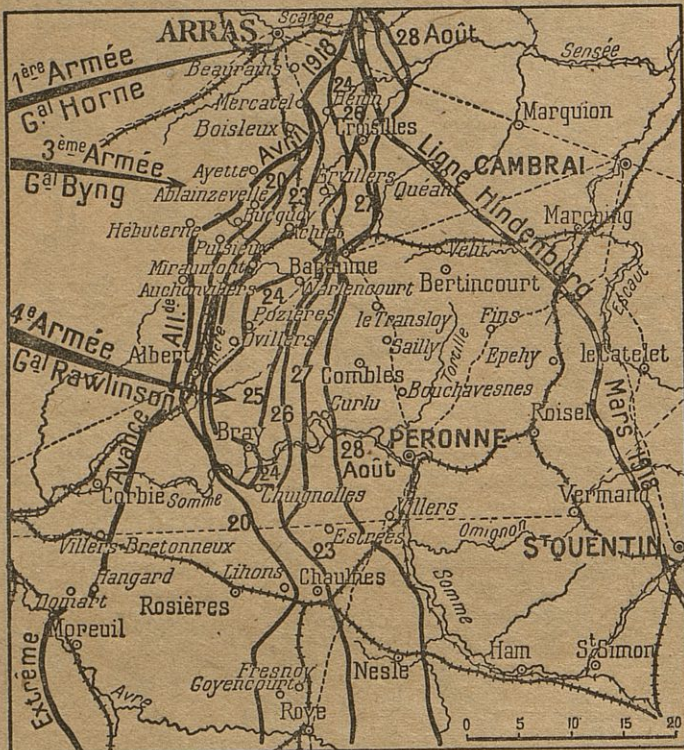
Mais les communiqués annonçaient, dès le 26 au soir, l'entrée en ligne de la 1<sup>re</sup> armée britannique. Sur les deux rives de la Scarpe, à l'est d'Arras, l'armée Horne attaque avec succès. Les armées allemandes sont partout assaillies sur tout le front du nord au sud : elles sont réduites à la défensive et reculent, préparant très probablement leur retraite sur la vieille ligne Hindenburg déjà entamée par les Anglais au nord.

Le 27 août, on annonçait officiellement l'entrée des soldats de l'armée Debeney dans Roye ; les événements se précipitent sur tout le front des armées. Les Britanniques encerclent Bapaume, Croisilles ; ils ont atteint Herbécourt, au sud de la Somme ; ils pointent sur Brie, au sud de Péronne. Les Français ont enlevé Nesle, ils marchent sur Ham et sont aux portes de Noyon.

Le 28 août, on est aux portes de Péronne et l'on se bat dans les rues de Noyon ; le 30, on tient la ligne droite Croisilles, Bapaume, Péronne, Ercheu, Noyon.

Depuis l'attaque du 8 août, soit en 23 jours, les alliés ont fait plus de 38.000 prisonniers (27.000 par les Britanniques, 11.000 par les Français), ils ont pris plus de 200 canons et un immense matériel de guerre, libéré près de 2.500 kilomètres carrés de surface ; ils sont rentrés en possession de 480 villages ou villes !

Et, depuis le 30 août, la victoire n'a cessé de sourire à nos armées et à celles de nos alliés, qui, chaque jour, ont libéré de l'emprise allemande quelque nouvelle fraction de notre territoire.



LES AVANCES SUCCESSIVES DES ARMÉES BRITANNIQUES.

(1) Voir les nos 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201 et 202 du Pays de France.



## LES TANKS BRITANNIQUES DANS LA BATAILLE



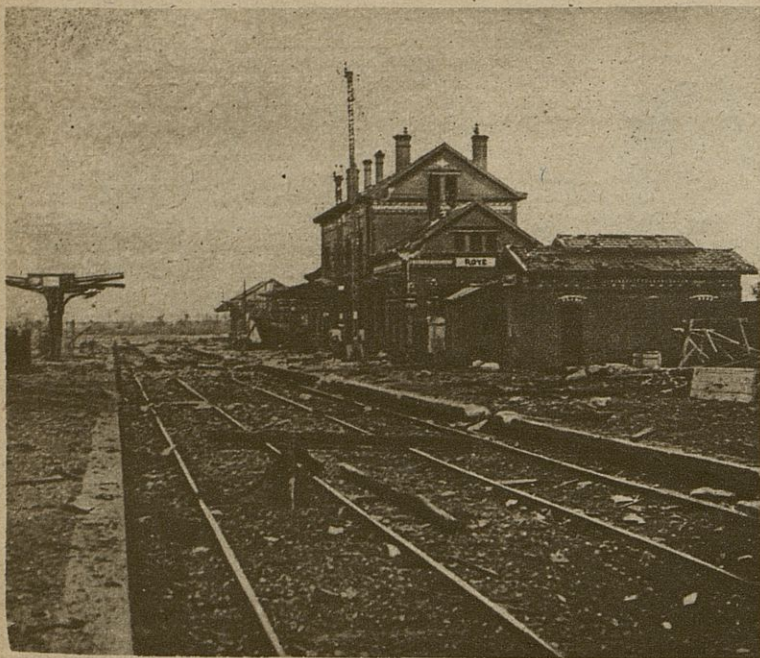
*En Artois, pendant que ces Canadiens creusent les tranchées dans lesquelles ils attendront la prochaine vague d'assaut, on voit arriver un tank qui vient de purger le bois voisin des mitrailleuses dont il était infesté. Le tank est un instrument précieux pour la destruction de ces redoutables nids de vipères.*



*Les tanks ont rendu des services inappréciables aux troupes britanniques au cours de leurs victorieuses offensives en Picardie et en Artois ; elles en font d'ailleurs maintenant un usage constant et de plus en plus large. Ceux que voici, se dirigeant vers la bataille, rencontrent un wagon de munitions canadien, chargé de ravitailler les troupes en ligne et qui a été endommagé par le feu de l'ennemi. Ces Boches sont des prisonniers qui vont être dirigés sur l'arrière.*



# QUELQUES VUES PRISES DANS LE BOURG DE ROYE



*La gare et ses dépendances, avec la voie coupée.*



*Les Boches avaient muré les fenêtres de la gare.*



*L'avenue de la gare a conservé quelques arbres.*



*Vue de Roye, prise du pont du chemin de fer.*



Ces vues de Roye ont été prises le 27 août, le jour même où les troupes de l'armée Debenedy s'emparèrent de la petite ville que les Allemands avaient défendue avec acharnement et qu'ils laissaient en ruines. Celles-ci représentent, à gauche, des soldats travaillant à déblayer les rues, avec toute la prudence nécessitée par la fourberie des Boches qui laissent toujours derrière eux des embûches ; à droite, la route défoncée par les mines.



## LE DERNIER SOUVENIR DE PÉRONNE ET DE BAPAUME



*Ces ruines marquaient la place de l'église de Péronne.*



*Ici, on avait peine à reconnaître une rue de Péronne.*



*A Péronne encore, une autre rue comble de décombres.*



*Ceci était un autre aspect de l'église de Péronne.*



*Ces photographies de Péronne et de Bapaume ont été prises lors de la ruée allemande de mars, au moment où les troupes alliées, accablées sous le nombre, devaient évacuer ces localités qu'elles avaient vaillamment défendues. C'est un des derniers souvenirs qui nous en restent car, aujourd'hui, les Boches ont consommé, à coups d'obus incendiaires, la destruction de ces ruines que les Anglais venaient de leur reprendre. Ici c'est Bapaume traversé par un convoi.*



## NOYON PHOTOGRAPHIÉ PENDANT L'OCCUPATION ALLEMANDE



Les Allemands ne sont plus à Noyon, que nos braves troupes de l'armée Mangin leur ont enlevé de haute lutte le 29 août. Avant d'en être chassés, les Boches avaient donné dans un de leurs journaux illustrés cette photographie de la ville. On remarque que ce document ne montre quelques dommages que dans un seul quartier, peu étendu, et on sait que nos soldats trouvèrent Noyon complètement ruiné par les Allemands, lesquels d'ailleurs s'acharnèrent si bien, par la suite, à en couvrir les décombres d'obus incendiaires, que maintenant il ne reste plus que des pierres calcinées de ce qui fut une des jolies et heureuses petites villes de France.



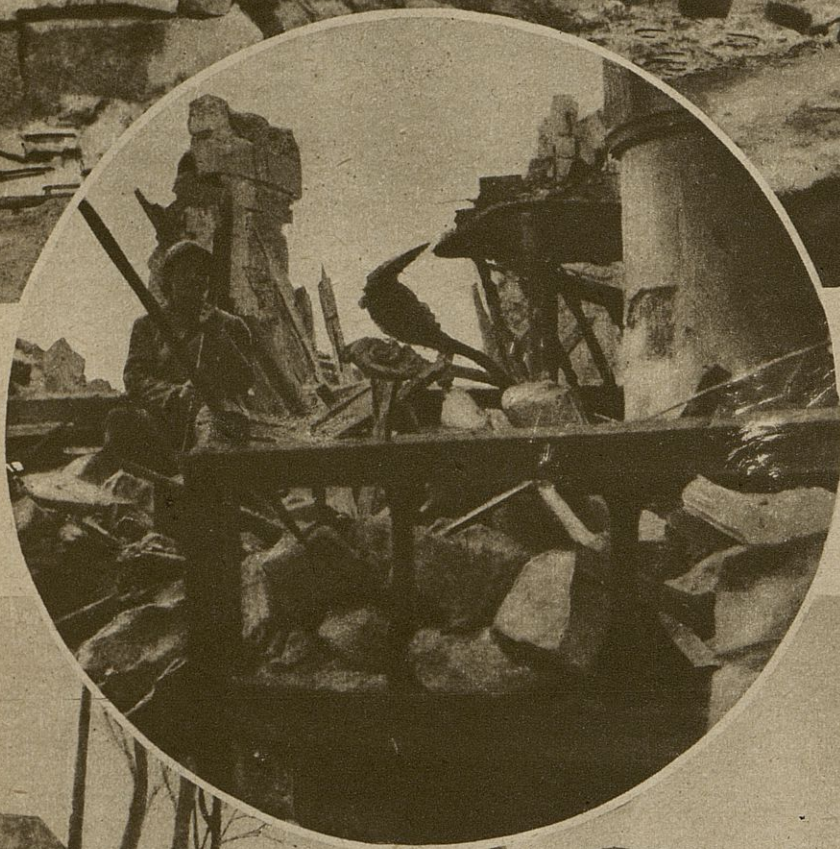
## NOS MITRAILLEURS EN EMBUSCADE AU BORD DE LA VESLE



La Vesle dont, avant la guerre, on n'entendait guère parler en dehors des cantons qu'elle arrose, est en train de devenir célèbre. Il ne se passe guère de jours où son nom ne figure dans le communiqué, depuis que la première halte de la grande retraite allemande, après notre deuxième victoire de la Marne, se fit sur ses bords, où cette photographie a été prise. Dans ce coin de paysage, d'ailleurs ravissant, quelques-uns de nos poilus, armés d'un fusil-mitrailleur, se sont mis en embuscade et observent les agissements des Boches qui occupent la rive opposée. Dès le 4 septembre, les troupes de l'armée Mangin commençaient à franchir la Vesle à l'ouest de Fismes occupé par les Américains.



## DANS NOS VILLAGES EN RUINES DE L'OISE



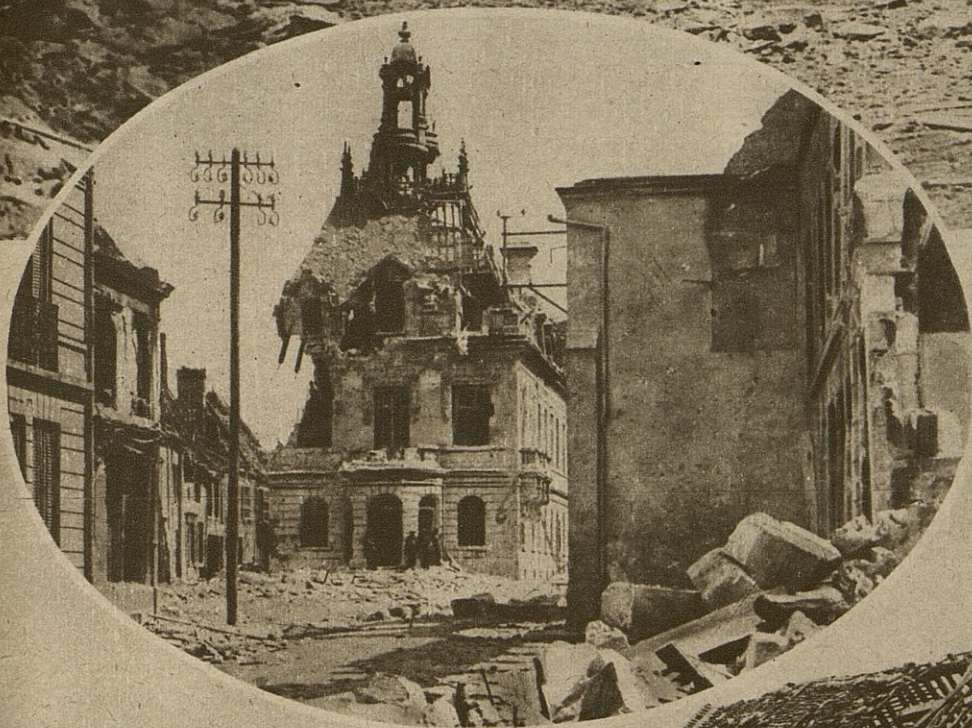
Aspect d'une rue de Varesnes après le départ précipité des Boches, dont les batteries éloignées continuaient à tirer sur le village. En bas de la page, c'est l'église de Varesnes et, dans le fond, les restes du pont sur l'Oise que l'ennemi fit sauter en se retirant, pour empêcher nos troupes de le poursuivre plus avant ce jour-là. Dans le médaillon, l'église de Pontoise, village repris le même jour.



Le communiqué du 22 août nous annonçait que nos troupes, qui gagnaient depuis deux ou trois jours du terrain le long de l'Oise et qui étaient parvenues la veille jusqu'à Sempigny, avaient étendu ce jour-là leur occupation jusqu'à Brétigny. C'est dans cette avance qu'ont été conquis les villages de Varesnes et de Pontoise, dont nous donnons ces quelques vues prises tout de suite après l'entrée de nos soldats dans les ruines de ces localités.



## LA DESTRUCTION DE FISMES PAR LES BOCHES



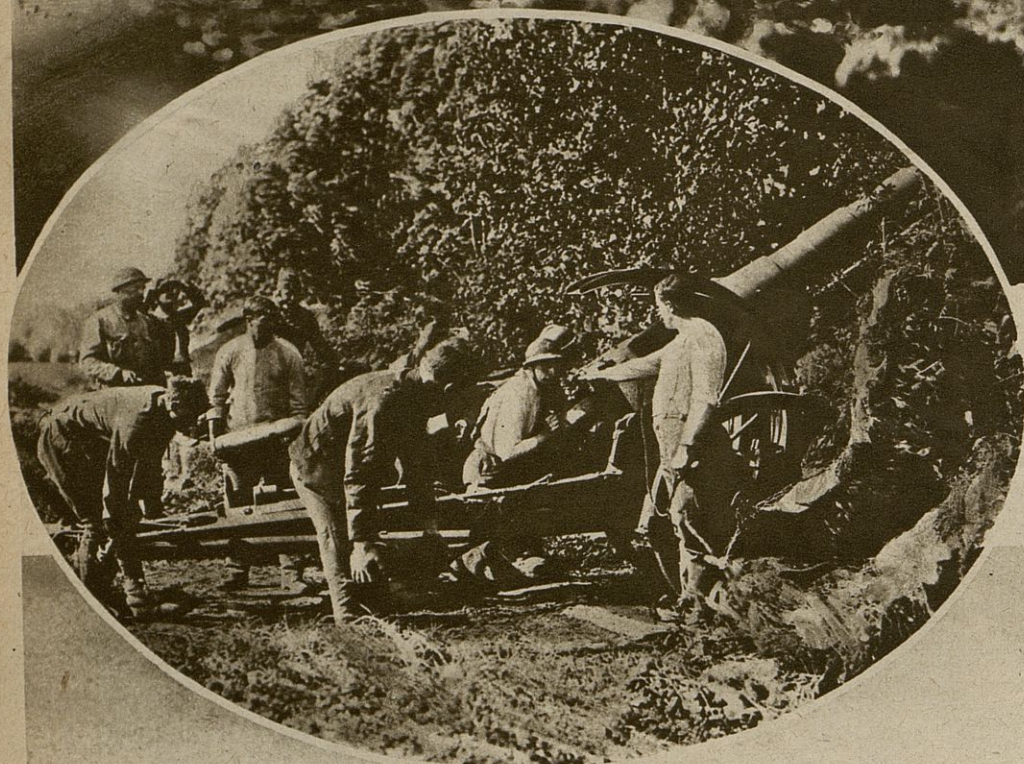
Ces photographies, prises dans les rues de Fismes, sont une preuve de plus de la barbarie avec laquelle les Boches détruisent nos localités avant de les évacuer.



C'est le 4 août que les Américains emportèrent Fismes d'assaut, après avoir longuement combattu pour en occuper les abords. Les Allemands firent de violents efforts pour déloger nos amis de cette ville dont la perte leur était particulièrement sensible, et ils la bombardèrent pendant plus de trois semaines : le tout d'ailleurs fut en pure perte. Les Boches achevèrent ainsi avec leurs obus l'œuvre de destruction qu'ils n'avaient pu achever avant de quitter la ville.



# UN BEAU SUCCÈS DES BELGES PRÈS DE LANGEMARCK



Voici des vues prises dans le secteur où nos amis viennent de battre les Allemands. En haut de la page, l'objectif a saisi l'éclatement d'un gros obus ; en bas, c'est un avant-poste sur la nouvelle ligne belge. Dans le médaillon, on voit, dans un coin des Flandres, un obusier défilé, prêt à tirer.



Les troupes belges ont remporté, le 29 août, un beau succès près de Langemarck. Ayant attaqué en pleine nuit sur un front de 3 kilomètres, bien que le terrain fût détrempé par les pluies, elles ont pénétré fort avant dans les organisations ennemies, puissamment défendues et s'en sont emparées à la suite de violents corps à corps. Elles ont abattu là un nombre fort élevé de Boches, ont fait plus de cent prisonniers et capturé une grande quantité de matériel.





# ECHOS



## LA CONSERVATION DES POMMES DE TERRE

La ville d'Orléans a pris, l'an dernier, une initiative que l'on aimerait voir se répandre dans toute la France. C'est celle de la construction d'un four communal pour la dessiccation de la



pomme de terre. La conservation par dessiccation a pris depuis quelques années une grande extension en Bochie : c'est le meilleur moyen d'empêcher les pertes dues à la fermentation, à la gelée, à la germination, pertes qui étaient de 4 millions de tonnes chez les Boches et de 2 millions chez nous.

En desséchant les pommes de terre à temps, avant le printemps, et même dès l'automne, on supprime des causes de pertes considérables. La conservation se fait de façons diverses. Les pommes de terre destinées au bétail sont coupées en quartiers et desséchées telles quelles. Pour l'homme, on les coupe en tranches qui sont traitées de même, ou bien en fines lamelles qui, passées sur des tambours chauffés, se transforment en flocons dont on fait après de la purée ou de la farine à volonté. Les tranches sont mises à l'eau quelques heures avant d'être apprêtées, pour reprendre leur souplesse.

Il serait désirable de multiplier les fours de dessiccation, communaux ou autres, où chacun viendrait faire dessécher telle proportion, qui lui conviendrait, de sa récolte. En été, ces fours serviraient à dessécher des fruits, toujours en vue de leur conservation : des fruits et des légumes aussi. L'industrie de la dessiccation des produits végétaux est loin de tenir en France la place qu'elle devrait.

## COFFRES-FORTS FLOTTANTS POUR NAVIRES

Un Italien américanisé a imaginé un système ingénieux de coffres-forts pour navires. Ce sont des cylindres en métal, pourvus d'une porte fermant hermétiquement, où l'on place tous les objets précieux. Ces coffres sont posés les uns sur les autres dans un grand puits ouvrant sur le pont. Si le vaisseau coule, un dispositif fait que l'eau pénètre d'abord au fond du puits et chasse les cylindres vers le haut ; ils sortent du puits et flottent tandis que coule le navire. Le tout, après, est de retrouver les coffres-forts. Mais c'est évidemment plus facile à la surface qu'au fond de l'eau, surtout à 3 kilomètres de la surface.

## UN ÉLÉPHANT NAIN

Parler d'un éléphant nain, c'est un peu comme si l'on parlait d'un géant nain. On avait quelque idée de l'existence en Afrique d'un éléphant nain ; elle vient de se confirmer. On a trouvé des éléphants qui, adultes, n'ont pas plus de 1 m. 80 à l'épaule, à peu près la moitié de la taille de l'éléphant d'Afrique ordinaire. Leurs défenses sont petites : celles d'une femelle pèsent une livre chacune ; celles d'un mâle, trois livres environ. Les défenses de l'éléphant d'Afrique adulte normal pèsent chacune 50 kilos et plus ; on voit quel est l'écart. D'après l'état des défenses, l'éléphant nain vivrait dans un milieu très humide et boueux, probablement au fond de forêts jusqu'ici inaccessible.

## NOUGAT DE MONTÉLIMAR

Avec quoi se fabrique le nougat ? Avec du miel et du sucre, tous deux de bonne qualité, avec de la vanille, de la pistache, des pralines, des amandes et beaucoup de propreté.

Montélimar fabrique en temps normal 2.000 quintaux de nougat par an. Le miel lui vient non des environs, mais de fort loin, du Chili ; c'est un miel qui ne fermente jamais. On le fait fondre et on y ajoute du blanc d'œuf battu avec du sucre ; le tout fait une pâte blanche. D'autre part, on a préparé des amandes du pays surtout, parfois d'Italie et d'Espagne, on les a blanchies à l'eau bouillante, puis on les livre à



une machine qui les épluche, on les fait sécher au four. Puis on les réchauffe un peu, pour les jeter avec des pistaches d'Afrique, d'Espagne, de Sicile, avec de la vanille de la Réunion et des pralines de Montélimar, dans la pâte.

Celle-ci est déversée sur des feuilles de pain azyme où elle se prend et durcit avec son contenu. On débite ensuite à la scie les gâteaux ainsi fabriqués. Et voilà le nougat fait.

## LE TUNNEL DE GIBRALTAR

L'Afrique sera-t-elle reliée à l'Europe par le tunnel de Gibraltar ? La question a été souvent discutée, et encore assez récemment, à la Société des Ingénieurs civils. Le tunnel paraît très faisable. On serait obligé, toutefois, de l'établir assez profondément, à 850 mètres environ sous le niveau de la mer. Sa longueur n'aurait rien d'excessif : elle serait de 20 ou 25 kilomètres au plus. La dépense serait de 250 millions ; il faudrait encore consacrer une centaine de millions à des améliorations de ports. Le trafic serait certainement avantageux au commerce français et espagnol ; et si le tunnel sous la Manche se faisait, l'Angleterre serait reliée par voie ferrée continue au sud de l'Afrique.

## LE RADIS EN MÉDECINE

Le radis n'est pas uniquement un aliment faiblement alimentaire d'ailleurs et un condiment que l'on utilise volontiers comme hors-d'œuvre. Ce serait, d'après M. P. Carles, un médecin de Bordeaux, un agent thérapeutique. Il passe, dans l'opinion populaire, pour agir contre le rhumatisme, propriété qu'il devrait peut-être à sa richesse en soufre. Le soufre colloïdal est fort à la mode, et le soufre colloïdal que fournit le radis aurait sur celui que fournit l'industrie pharmaceutique l'avantage d'être vivant et actif.

Comment doit-on utiliser le radis en thérapeutique ? M. P. Carles l'a fait savoir. Il conseille de faire usage de radis moyennement développés, ni trop jeunes, ni trop âgés : de radis à la fleur de l'âge, dans la force de la maturité.

On prend donc ce radis d'âge moyen et, après l'avoir lavé, sans l'éplucher, car le principe actif se trouve dans la peau colorée, on mâche à fond. Mais on crache ensuite, le résidu étant indigeste et inerte. De la sorte, on utilise l'essence et les sels organiques de potasse à l'état naissant et vivant.

## UN MOINEAU IMITATEUR

Les oiseaux qui chantent naturellement ne sont pas nombreux. Mais il en existe qui, ne manifestant pas d'aptitudes musicales à l'état normal, font preuve dans certaines conditions d'une certaine faculté. Ils n'ont pas de chant personnel, mais, au voisinage d'oiseaux chanteurs, ils deviennent musiciens et imitent ceux-ci.

Un observateur anglais a constaté la chose pour une espèce qui, normalement, ne chante pas et même ne témoigne guère d'aptitudes imitatives : le moineau. Il s'agit d'un moineau commun qui, pris au piège, fut gardé en captivité auprès d'un serin et d'un pinson. Un beau jour, ce moineau se mit à imiter le chant de ses voisins : on l'entendit à plusieurs reprises reproduire de lui-même des passages, quelques mesures du chant de ses compagnons de captivité.

Au début, l'imitation n'était pas merveilleuse bien qu'on ne pût se tromper à l'intention. Mais, avec le temps, elle s'est beaucoup perfectionnée, et le succès a été beaucoup plus complet.

Beaucoup d'oiseaux imitent volontiers le chant de congénères mieux doués : on en a entendu qui imitaient successivement six ou sept espèces différentes, et cela à l'état de nature. Nombre d'ornithologistes ont constaté le fait et peuvent témoigner avoir entendu le chant caractéristique d'espèces diverses produit par des oiseaux d'espèces différentes. Généralement, toutefois, c'est avec un certain accent particulier : l'imitation n'est pas absolument parfaite.

## LAIT VÉGÉTAL

De même que l'industrie chimique moderne fabrique avec des graines végétales des sortes de beurre qui d'ailleurs donnent, pour la cuisine, des résultats très satisfaisants, de même elle tire de celles-ci une sorte de lait qui, paraît-il, n'est pas à dédaigner.

C'est le lait de soja, fait avec le soja, un haricot d'Extrême-Orient, dont les Chinois font un grand usage. La recette est simple. On fait tremper dans l'eau froide 150 grammes de soja pendant douze heures. On les broie ensuite grossièrement, et on les délaye dans la même eau : on ramise à travers une mousseline.

Il passe un liquide laiteux qui sent assez fort le haricot. Mais, par l'ébullition, cette odeur disparaît et on a un lait que les enfants acceptent très bien. Les adultes qui l'ajoutent à leur thé ou café ne font pas de différence avec le lait de vache.

Ce lait joue le lait ordinaire : il est caillé par la présure, il fermente en présence des bacilles lactiques, il monte quand on le chauffe, il donne du fromage quand il est traité de façon appropriée.

Il est très nourrissant, très riche en matières azotées et en graisse. En temps normal le litre de lait de soja revient à 3 centimes. Comme le soja se cultive dans le sud de la France, en Algérie, etc., il est possible que le lait de soja prenne un jour une place dans l'alimentation courante.

## HUILE DE POISSON

Un journal de Copenhague relate des expériences récemment faites pour savoir si les bateaux de pêche à moteurs ne pourraient pas utiliser l'huile de poisson comme combustible. Les résultats ont été satisfaisants et dès maintenant des bateaux existent, pourvus de moteurs aménagés pour l'utilisation de l'huile de poisson au lieu de pétrole. On propose même d'aménager les bateaux de façon qu'ils puissent eux-mêmes, à Terre-Neuve, fabriquer l'huile dont ils ont besoin avec les foies de morue. Il est bien certain qu'on laisse perdre beaucoup de déchets de poisson dont on tirerait sans peine un parti avantageux.

## LES NOISETIÈRES DE CÉRET

Céret, dans les Pyrénées-Orientales, est un centre bien connu de culture du noisetier. Cette culture a pris une extension remarquable par le fait du phylloxéra qui a tant fait de ravages dans le vignoble. Le noisetier présente un avantage qui est de se contenter de sols peu fertiles.

Actuellement les noisetières abondent aux environs de Céret ; la place qu'elles ont prise au vignoble, elles la conservent.

La culture s'en fait avec une méthode parfaite : c'est une véritable culture méthodique et bien conduite. On cultive plusieurs variétés de noisettes, mais surtout l'espèce indigène, dite de Céret, à coque roussâtre, ovoïde, pointue. On rencontre aussi la grosse aveline et la noisette romaine plus grosse encore.

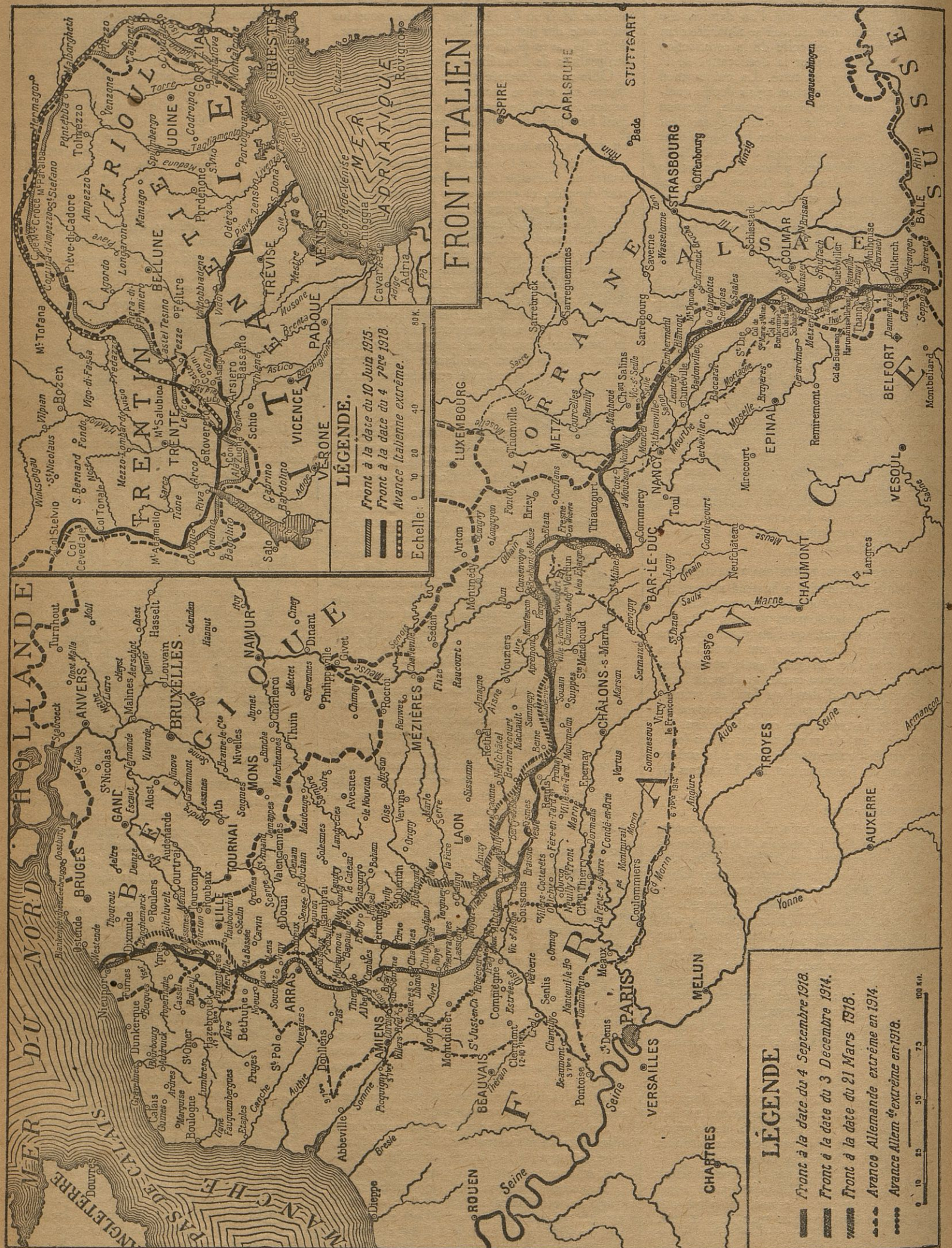
Le noisetier ne commence à porter que la troisième année : la récolte ne devient sérieuse que la quatrième. Les arbustes

sont alignés, croissant en cépées à 6, 8 ou 10 brins au plus. Une cépée en plein rapport donne 1.500 kilos au maximum. La récolte a lieu fin août. Des machines ont été imaginées pour briser les coques, car une partie de la récolte se vend crue. Ces noisettes, sorties de leur coque, sont destinées aux confiseurs et fabricants de nougat. Le revenu net d'un hectare est de 130 francs environ. Ce n'est pas beaucoup, mais les terrains consacrés aux noisetières ne sauraient fournir un gros revenu.





## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



## LES BRITANNIQUES DANS LES FAUBOURGS DE LENS



*Etat des faubourgs de Lens lorsque les Canadiens, qui occupèrent le secteur jusqu'en mars, y faisaient des patrouilles.*



*Les troupes britanniques avaient, au 3 septembre, atteint les lisières de Lens, occupées par des corons en ruines, et où chaque pan de mur dissimule une mitrailleuse ou une mine. Nos amis se retrouvent là sur un terrain dont chaque mètre leur rappelle quelqu'un de leurs exploits au temps où y furent prises ces photographies.*

## SUR LE FRONT ORIENTAL

**RUSSIE.** — La Russie reste en proie à l'anarchie : les attentats de toute nature se multiplient ; aussi voit-on se manifester un peu partout des tendances à la réaction contre la tyrannie et les exactions criminelles des bolcheviks. Le trop fameux camarade Lénine a failli être victime d'un geste qui montre le dégoût causé par ceux de sa bande aux honnêtes gens : le 30 août, comme il sortait d'une réunion, il a été atteint de deux balles de revolver tirées sur lui par une jeune fille nommée Dora Kaplan, appartenant à la classe des intellectuels, et qui aurait agi selon des décisions prises dans un complot.

Cet événement a déclenché en Russie une recrudescence de Terreur rouge, qui s'est traduite par des arrestations en masse et des mesures vexatoires de toute sorte contre les nationaux de l'Entente. L'ambassade d'Angleterre à Petrograd a été envahie, sous prétexte de perquisitions, par les hommes des Soviets, et des désordres plus graves encore que d'habitude ont éclaté un peu partout. D'ailleurs le dictateur bolchevik n'est pas mort de ce que les siens appellent un attentat : il était, le 4 septembre, en voie de guérison.

Au sud d'Arkhangel, les troupes alliées, comprenant beaucoup de Russes, ont étendu la zone qu'elles protègent jusqu'à 120 kilomètres au sud sur le chemin de fer de Vologda. Le mouvement antibolchevik qui renversa le Soviet d'Arkhangel a conquis les provinces de Mourmansk,

Arkhangel, Viatha et Vologda ; elles adhèrent au nouveau gouvernement d'Arkhangel.

En Sibérie, après une longue période de combats livrés un peu au gré des circonstances, les alliés ont commencé, dans les derniers jours d'août, un mouvement offensif important qui a obligé les Germano-Bolcheviks à battre en retraite. Les Tchéco-Slovaques continuent à tenir la campagne dans les régions où ils sont isolés, malgré les efforts que leur opposent les gardes rouges. On annonçait, le 21 août, l'arrivée en Sibérie de contingents italiens qui viennent grossir les forces de l'Entente.

**MACÉDOINE.** — On continue à enregistrer journellement sur ce front des opérations de détail dans lesquelles s'affirme le maintien de l'esprit offensif chez les troupes alliées. Les troupes helléniques opérant à l'est du Vardar ont fait, le 30 août, avec succès, une incursion dans les lignes ennemies. Les Britanniques, qui avaient réussi, le 30 août, à l'ouest du Vardar, plusieurs coups de main dont ils avaient ramené des prisonniers, ont exécuté, le 1<sup>er</sup> septembre, une opération plus ample dans la même région : elles ont enlevé, vers Alcak-Mah, un groupe d'ouvrages ennemis avec une cinquantaine de prisonniers et ont repoussé des contre-attaques très violentes qui avaient pour but de les déloger de leurs nouvelles positions. Les Serbes se sont fait remarquer aussi dans de petites opérations.

En Albanie, les Français ont repoussé, le 29 août, une attaque assez sérieuse au confluent de la Tomorica et vers Dobreny : ils ont fait des prisonniers et pris des mitrailleuses.

**LE PAYS DE FRANCE** offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 203 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 5 et intitulé : « Parachute de nacelle de ballon d'observation. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.



# La Guerre en Caricatures



GUS BOFFA

« PIGEON SE MANGE ». (PETIT JEU DESTINÉ A REMPLACER « PIGEON VOLE » EN ALLEMAGNE).

— Sciure de bois?... se mange! — Vieux chapeaux?... se mange! — Saucisses aux pots?... se mange!...  
— Un gage!... la saucisse aux pois ne se mange plus!